

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 7 (1904)
Heft: 22

Artikel: Santa Maria della Torre
Autor: Meunier, Alexis
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-253878>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

+ + POUR LA FAMILLE * *

PARAISSANT

A PORRENTROY



N° 22

Supplément du dimanche 29 mai

1904

SANTA MARIA DELLA TORRE

Sur la pente orientale des monts Sabins, au delà du Terni, dans un sentier brûlé par le soleil d'août, deux enfants de cinq à sept ans, une femme, la mère, robuste paysanne d'une trentaine d'années, portant dans ses bras un troisième enfant de quelques mois et un paquet de hardes à peine gros comme un bouquet de mariée, cheminaient péniblement, s'arrêtaient parfois à l'ombre d'un buisson ou d'un arbre, puis reprenaient leur route d'un air mélancolique, mais sans plainte.

« Allons, Luigi ! Courage, Constanza ! » disait simplement la mère quand les enfants semblaient faiblir.

Un chevrier rencontra ce groupe misérable.

— Où allez-vous ainsi ? demanda-t-il.

— Devant nous, répondit la mère.

— Si je vous dis cela, reprit l'homme, c'est parce que le vent commence à souffler des Abruzzes. Dans une heure ou deux heures, il y aura un violent orage ; et le ravin que vous suivez ne conduit à aucune habitation.

— Que faire ?

— Tournez à gauche. Passez le pont en ruines. Vous verrez sur votre droite une métairie, et, devant vous, le couvent des franciscaines de Santa Maria della Torre, où vous trouverez un abri.

— Merci, fit-elle, avec le regard défiant des bêtes domestiques habituées aux coups, lorsque, par hasard, on les caresse.

Elle tourna à gauche, passa le pont et atteignit le couvent, avant que le pronostic du *capraio* se fût réalisé. L'air, pourlant, devenait de plus en plus lourd. Quelques oiseaux grisâtres se hâtaient silencieusement, rasant la terre, et, par intervalles, on entendait comme des grondements lointains.

L'édifice était singulier. C'était une grosse tour bâtie par Hugues de Spolète, en pleine période du moyen-âge ; puis, comme avant-corps, une sorte de vestibule fermé par des

colonnes précédant la chapelle, le parloir, l'appartement de l'abbesse, et appuyés sur une muraille à contreforts massifs et à baies de plein cintre. Au niveau du sol, d'une arcade profonde comme celle de l'entrée d'une cave, jaillissait une source dont l'eau limpide et fraîche aboutissait, par une canalisation intérieure, à une citerne où les voyageurs venaient se désaltérer. À droite de la citerne, que protégeait un revêtement circulaire de pierres sèches, naissait un perron d'une douzaine de marches desservant à la fois le vestibule et la tour.

* * *

L'étrangère lâcha son paquet de hardes et se laissa tomber plutôt qu'elle ne s'assit au bas de l'escalier. Elle avait été aperçue, car deux franciscaines, dans leur robe de bure à guimpe blanche ornée d'une croix, se montrèrent presque aussitôt. L'une d'elle resta sur le palier ; l'autre descendit le perron, tenant entre ses mains une écuelle côtelée et vernissée où fumait cette bouillie de maïs que les Italiens appellent *polenta*. Les deux enfants affamés, Luigi accroupi auprès de sa mère, Constanza debout et les mains jointes, regardaient de leurs yeux noirs effarés, la double et bienfaisante apparition. Au moment où la pauvre famille partageait cette aumône bénie, le ciel s'assombrit tout-à-fait ; quelques larges gouttes de pluie s'en détachèrent et les premiers sifflements de la tempête vibrèrent sous les voûtes du monastère.

— Sœur Térésa, dit la religieuse qui n'avait point quitté le palier, ces malheureux ne peuvent plus demeurer dehors.

— Montez avec moi, dit sœur Térésa.

La mère hésitait, mais ses regards s'abaissèrent sur l'être frêle qui sommeillait sur ses genoux, enveloppé dans un lambeau d'étoffe. Elle gravit le perron.

A l'horizon, un coup de tonnerre formidable roula. L'enfant se réveilla, mais ne poussa pas un cri.

On leur fit traverser une passerelle à balustrade disjointe, dans les fentes de laquelle les pariétaires velues et couleur de rouille élançaient leurs tiges à plus de deux pieds de hauteur ; et on les introduisit dans une des salles de la tour où une énorme table de chêne, des banes de bois et des châlits recouverts de paille menues et de vieux châles de laine, indiquaient que cette pièce avait une destination analogue à celle de nos Asiles. Un immense Christ noir était suspendu à l'une des murailles. Sœur Térésa remarqua que la mère s'était signée, à l'aspect du crucifix, et que les deux enfants l'avaient imitée :

« Ce ne sont du moins point des païens », pensa-t-elle.

Elle tira de sa poche des châtaignes qu'elle leur distribua.

« Ce soir, ajouta-t-elle, vous aurez du ragoût d'agneau. »

La paysanne inclina la tête et avec un amer sourire :

« C'est trop, murmura-t-elle d'une voix sourde. Du reste, l'orage passé, nous repartirons. »

Elle donna le sein à son petit enfant, et parut s'absorber complètement dans cette auguste fonction maternelle. La curiosité est le péché mignon du cloître. La bonne religieuse brûlait du désir de questionner l'étrangère. Sous divers prétextes, deux ou trois fois, elle s'approcha d'elle ; mais sa facilité presque farouche la déconcerta. Elle sortit sur la pointe du pied comme d'une chambre de malade, et la lourde porte se referma sur la pauvre famille errante.

Brisés par la fatigue, Luigi et Constanza se jetèrent sur un des châlits, et, malgré les éclats de la foudre qui, de la base au faite, faisaient trembler la tour, malgré le crépitement de la pluie chassée avec violence contre les vitres de la fenêtre et qui produisait l'espèce de bourdonnement des tambours voilés de crêpes, ils ne tardèrent pas à s'endormir. La mère plaça son dernier enfant dans la paille, comme le Jésus de la crèche, et seule, dans cette salle de plus en plus sombre, les doigts crispés sur le rebord de la couche de sapin, elle se mit à pleurer.

* * *

Simple et cruelle histoire que la sienne. A vingt ans, Lorenza Franca, la gaie et belle *contadine* de Spalaccio, avait épousé Fabio Torente, un des meilleurs fermiers du marquis Ubaldo della Piotta. Fabio travaillait. Tandis que le gazouillement des deux petits enfants emplissaient la maison d'une rumeur joyeuse, dans l'étable, le grave mugissement des bœufs rappelaient l'époque virgilienne. On payait facilement le fermage. Les sequins lombards, les testons de Rome, les carlini des Deux Siciles n'étaient point tenus pour des raretés par le jeune couple. Mais, comme dans le songe de Joseph, les vaches maigres succédèrent, avec trop de régularité aux vaches grasses. Pendant trois ou quatre années de suite, le sol fut presque frappé de stérilité. L'épargne de Fabio se fondit. Il s'endetta même.

Appauvri par des prodigalités de jeunesse, le marquis vivait dans ses terres et se montrait d'une extrême apreté à l'égard de ses débiteurs. On le redoutait et on l'abhor-

rait justement. Pour le satisfaire on dut recourir à des expédients. Fabio se procura un fusil, des engins de pêche. Il braconna dans les bois ; il écuma les eaux du Velino et de la Nera, et se lia avec toutes sortes de gens suspects. Il parvint peu à peu à désintéresser l'inflexible propriétaire. Mais son humeur et ses goûts se modifièrent. Désespérant du retour des vaches grasses, il prit en horreur sa dure et saine profession primitive, vendit ses atteleages et laissa ses champs à peu près en friche. Il restait absent pendant deux ou trois jours, d'abord ; pendant des semaines ensuite.

Lorenza voulut hasarder quelques observations ; il la fit taire et la rudoya. Elle se courba, résignée et triste. Avec lui, il amenait parfois des hommes de mauvaise mine ; rarement, il faut le dire ; devant sa femme, il paraissait avoir honte de ses associés ; il n'en continuait pas moins à les voir, à vivre de leur vie. Il rapportait à la maison quelque argent dont l'origine ne paraissait pas honnête ; il n'expliquait rien et ne supportait pas la moindre question. Sombre, bourru, il en vint à ne plus parler que par monosyllabes et par imposer aux siens un silence absolu.

Un jour le marquis le rencontra et lui dit :

— J'ai pris un autre fermier. Demain, tu quitteras la maison.

— Je ne vous dois rien.

— C'est ma volonté. Voici d'ailleurs le jugement.

— Vous ne me donnez pas le temps alors de chercher un asile pour ma famille ?

J'ai dit. En outre, un conseil : il y a une brigade de gendarmerie dans la montagne, une autre le long des deux rivières. Prends-y garde. Tu leur es signalé particulièrement.

— Faut-il vous remercier de l'avis ?

— Il est bon.

L'ex-fermier pâlit de colère.

— Marquis, dit-il, en hachant, si l'on peut s'exprimer ainsi, chacune de ses paroles ; un jour, je vous ai demandé un délai de six mois pour vous payer ; j'étais alors laborieux et heureux. Vous avez refusé en me menaçant de faire saisir le peu qui me restait. C'est vous qui m'avez réduit à l'état où je suis à présent. Marquis, vous êtes un fils de Satan, non pas de Dieu. Que ma misère... mon désespoir... et leurs suites... retombent sur vous !

Ubaldo della Piotta se mit à rire et tourna le dos au malheureux.

* * *

Le soir, à la nuit close, Fabio rentra chez lui. La main qui tenait son fusil était agitée d'un tremblement nerveux.

— Lorenza, dit-il, dans l'obscurité, où es-tu ?

Un mouvement se fit auprès de l'âtre éteint. La femme alluma une lampe et la porta au visage de son mari. Ce visage était livide.

— Lorenza, reprit-il d'une voix qui s'étranglait dans son gosier. Habille à la hâte les enfants et va-t'en.

— Fuir ! où ?

— Du côté des Abruzzes, dans les montagnes les plus inaccessibles. Je t'y retrouverai peut-être. Braccio, mon ami, y a des parents.

— Qui sont des bandits, je le sais.

— Il n'y a plus que les bandits qui nous puissent être scourables. Pars. Demain il ne serait plus temps.

— Qu'as-tu fait ?

— J'ai tué le marquis Ubaldo.

Elle recula, pâle d'horreur.

— Je m'attendais depuis longtemps, dit-elle, à quelque chose de semblable. Maudit soit le jour où j'ai échangé le nom de mon père contre celui du tien !

Elle habilla ses enfants, prit le dernier dans ses bras, ramassa quelques loques et s'en alla dans les ténèbres.

— Voici un peu d'argent.

— Garde-le, dit-elle.

Et la mère et les enfants s'effacèrent dans l'ombre.

* * *

A cette heure, sous cette voûte énorme, dans cette salle qui ressemblait à une prison, pendant que l'orage sifflait et mugissait, comme des serpents luttant contre des lions, et que, dans les intermittences de ce tumulte, l'haléine des enfants endormis ressemblait au murmure des sources lointaines cachées dans les bois elle songeait à tout cela, à ses joies si rapidement envolées, aux heures si brèves de sa prospérité et de son orgueil ; puis, à ses angoisses d'épouse et de mère, à ses jours de quasivuidité, de perpétuelles appréhensions, pendant les absences de plus en plus longues de Fabio ; enfin, à la catastrophe qui avait, selon l'expression de l'Écriture, dispersé pour jamais les pierres de son foyer. Et, par instants, elle plongeait fiévreusement ses doigts dans sa longue chevelure dénouée.

Au milieu de l'éclat des tonnerres, il lui sembla entendre tout à coup des claquements de fouet mêlés à des fracas de roues, puis un bruit de pas éperonnés sonnant sur les dalles du perron de la passerelle. Un frisson la secoua.

— Qu'ils viennent ! murmura-t-elle. Marcher, boire aux ruisseaux, mendier ou vivre comme les bêtes des forêts !... J'ai été lâche et folle... On m'aurait arrêtée, mais eux, on les aurait recueillis dans un hospice ; ils n'eussent manqué de rien... Qu'on m'emmène donc ! Peu m'importe ! Je suis prête !

Mais le bruit s'éteignit.

— Est-ce que je me serais trompée ? pensa-t-elle.

Ces douleurs ont, comme la mer, des apaisements subits. Une de ces accalmies se fit dans l'âme de Lorenza. Elle posa sa tête auprès de celle de son dernier enfant, et le sommeil s'empara d'elle à son tour.

Lorsqu'elle rouvrit les yeux, une lampe, suspendue au plafond par un triple fil de cuivre, comme celles des églises de village, brûlait doucement. Au-dessous, assise sur un escabeau, la face tournée du côté de la porte, sœur Térésa lisait, à cette blême lueur, un livre d'Alphonse de Liguori. Au mouvement que fit Lorenza, la religieuse ferma son livre, et s'approchant d'elle :

— Etes-vous un peu reposée ? Vos chérubins dorment encore. Je vais vous chercher un bouillon et le ragoût d'agneau que je vous ai promis.

Puis, sans attendre une réponse quelconque :

— Il est dix heures. L'orage est passé, mais la nuit est noire comme l'enfer. Vous ne pouvez partir. Du reste, la

supérieure, qui est allé assister aux obsèques de son père, est revenue ce soir et desire vous voir demain matin.

— Je crois, hasarda timidement la pauvre femme, avoir entendu le bruit d'une voiture et des pas de soldats.

— Oui ! On lui a donné une escorte de carabiniers. Les routes ne sont pas sûres, en ce moment, bien qu'on ait tué, hier, en deçà de Terni, les deux chefs de la bande, qui s'étaient cachés dans les broussailles de la rivière et se refusaient de se rendre, et dont l'un avait assassiné le marquis Ubaldo. Braccio et Torente ce sont les noms de ces misérables.

Un tremblement convulsif agita la veuve de Fabio. Elle porta la main à son gosier pour comprimer un sanglot. La franciscaine venait de pousser la porte et ne s'aperçut de rien. Restée seule encore une fois, avec ses enfants, Lorenza se jeta aux pieds du crucifix et murmura une fervente prière. Puis, se relevant :

— Peut-être vaut-il mieux qu'il en soit ainsi.

Et longuement, tour à tour, elle embrassa les trois enfants, dont l'un ne devait point connaître son père, dont les deux autres ne devaient jamais le revoir.

— Ah ! ils sont éveillés, dit joyeusement en rentrant l'excellente religieuse. Mangez, ma sœur. Mangez mes petits anges du bon Dieu ! Voyez-vous, c'est moi qui ai arrangé tout cela. On m'appelle ici : sœur *Golosa* — sœur Gourmande. — Oh ! l'affreux péché, n'est-ce pas ? Mais ce n'est pas moi qui sui gourmande. N'importe !... Je mérite qu'on m'accuse... *Mea culpa* ! L'agneau vient de notre métairie ; mais sa mère était de la Roche de Salmonia, où sont les meilleures brebis des Abruzzes, suivant l'avis de Tito, notre chévrier.

Etrange chose ! Lorenza se mit à sourire malgré le déchirement de son cœur, malgré le naufrage de toutes ses espérances. Elle mangea un peu ; elle fit manger ses enfants. Le dernier, qu'elle allaitait, but lui-même, avec une moue toute heureuse, deux ou trois cuillerées de bouillon. Puis, sœur Térésa réunit, dans le coin où la famille était groupée, toutes les couvertures, toutes les étoffes éparses sur les châlits :

— Allez, leur dit-elle. La nuit sera bonne ; la journée de demain meilleure.

Comme le soleil venait de dorer les tableaux et l'ébrassement de la fenêtre, et que les sons clairs de la cloche du couvent venaient de vibrer, annonçant le commencement ou la fin de quelque office, la porte de la tour grinça sur ses gonds ; une haute figure, plutôt mélancolique que triste, mais singulièrement imposante, se dessina dans l'encadrement de cette porte, au milieu d'une pénombre presque dorée comme la fenêtre. C'était une religieuse d'une taille élevée, dont le costume ne se distinguait de celui des autres franciscaines que par une bure moins grossière, peut-être par la façon dont il était porté.

— Venez, dit-elle à Lorenza. Sœur Térésa prendra soin, pendant quelques minutes, de vos deux premiers enfants.

Cinq ou six franciscanes entouraient leur supérieure. Sur un signe de celle-ci elles s'écartèrent et la laissèrent seule avec l'étrangère qui la suivait, stupéfaite, le cœur palpitant, cherchant dans ses souvenirs où elle avait entrevu déjà ce visage à la fois solennel et doux.

A suivre.